

XYZ. La revue de la nouvelle

Nulle part, tout près d'ici

Guillaume Corbeil



Numéro 77, printemps 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3456ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corbeil, G. (2004). Nulle part, tout près d'ici. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (77), 24–29.

Nulle part, tout près d'ici

Guillaume Corbeil

Je viens tout juste de cesser d'écrire. Là, juste maintenant. Je n'y arrive plus. Les murs de fiction que j'ai érigés en remparts autour de mon être, pris du vertige de leur propre hauteur, se sont effondrés. Devant moi. Chacun de leur côté. Comme une vieille boîte de carton privée de papier collant. Déconstruite. J'ai perdu de vue le sens qui devait les relier. J'ai eu beau tenter de les hisser à nouveau, les murs, de me glisser sous leurs ruines, de me redresser lentement pour relever les vestiges de leur échafaudage, ils pèsent trop lourds aujourd'hui pour que mon seul dos puisse les supporter. Trop de faux s'y est accumulé au fil du temps.

Comme un masque qui ne peut plus tenir sur un visage. Trop lourd.

J'ai relu les dernières phrases que j'avais écrites, encore et encore, essayant d'y entendre la promesse d'une prochaine, rien, que le murmure du silence, un silence terrible, qui gronde, vrombit, dans lequel je ne pouvais que m'entendre respirer, les bronches encrassées de tabac, un silence dans lequel résonne, seul, le bruit du verre des ampoules électriques, qui craquent, trop chaudes, allumées depuis trop longtemps, un silence si bruyant qu'il peut vous faire éclater les tympons, le silence de ta voix, si belle, que je meurs de ne plus entendre.

J'ai éteint la lumière pour me libérer de la vue de ce silence.

Les mots, maladroitement tracés sur la blancheur du papier, dans l'obscurité, ont enfin disparu. L'encre confondue avec la noirceur. Mon visage, avec le vide. Mon masque, envahi par sa disparition, se peint d'invisible. Comme à tes yeux, que je n'ai pu affronter. Au beau milieu de la phrase, là où ma main se trouvait, j'ai tracé le point final. J'ai déposé la pointe du crayon, noirci un point, tout petit, à peine une trace, mon poignet ne s'est pas arrêté, j'ai laissé mon crayon continuer son mouvement sur l'entière surface de la feuille, longuement, le regard vide, j'y ai

regardé le plomb s'épaissir, s'épaissir, jusqu'à ce qu'elle se déchire, la feuille sous la lame de mon écriture.

Mes doigts, après s'être figés, paralysés par l'angoisse de ne plus savoir quelle torsion effectuer, de peur de torturer encore ou de détruire un splendide corps de papier, ont laissé tomber le crayon qu'ils tenaient. Comme morts. Froids, mais tremblants. Seule preuve que je ne pouvais m'évader dans la mort.

Il a roulé lentement sur la table, le crayon. Je l'ai regardé, impuissant, incapable de le retenir. Il roulait, tout doucement, là, sous mes yeux. Je me rappelle m'être dit qu'il fallait que je le rattrape, sinon il tomberait, tristement, par terre. Je me rappelle aussi m'être dit que, sans lui, je ne pourrais plus écrire, que je devais me pencher pour le ramasser, que c'était impossible. Quand il est arrivé au bout de la table, il a ralenti, un peu, la cadence chantonnée par ses côtés non circulaires diminuant, comme s'il hésitait, réalisait soudainement le tragique de son saut, là, les yeux affrontant l'abîme du gouffre dans lequel il allait sombrer. Ou voulait-il me donner une dernière chance ? Une chance de lui dire que je l'aime, que je tiens à lui, non, ne fais pas une telle bêtise. Je t'aime. Ne tombe pas, petit crayon. Tu es tout ce qu'il me reste. Mais ma voix resta muette. Devant mon silence, triste, il a continué, pris par la fatalité à laquelle doivent obéir les choses. La mine a regardé en bas, puis, après un dernier soupir, s'est laissée tomber, entraînant avec elle le reste du crayon.

Attristé par mon impuissance, j'ai cessé d'écrire. Seul. Seul sans mon crayon. Seul avec mon verre de vin vide. Je l'ai rempli, encore, espérant qu'après en avoir bu un autre, ou encore un autre après, dans l'ivresse, les mots, ils viendraient tout seuls. Ils couleraient, me réchaufferaient, comme le vin dans ma gorge. Ils me donneraient le courage de me lever pour courir rattraper mon seul amour. Mais ils sont demeurés muets. J'attends toujours qu'ils viennent, dans mon oreille. J'en nomme quelques-uns, au hasard, à voix haute, je les répète quand ils sonnent bien, encore et encore, pour les laisser résonner dans le silence. Quand un me plaît, j'essaie de le combiner à un autre qui m'avait plu précédemment. Mais unis, ils deviennent ridicules. Comme si,

dans le reflet d'un autre, les mots perdaient leur sens propre pour celui d'une idée. Les mots sont faits pour rester seuls. Pour se suffire. Isolés, un derrière l'autre dans les rues du dictionnaire, chacun entre les murs de sa petite définition.

Je voudrais être un mot.

Un seul mot, isolé dans ma seule définition, insignifiant parmi vingt mille autres. Oublié.

Seul comme un seul mot.

Seul comme un seul mot seul qui meurt, sans phrase pour se trouver un sens. Sans phrase à laquelle s'agripper, quand il se trouve pauvre. Un mot qui disparaît sous lui-même, dans sa solitude. Dans sa désuétude. Seul. Perdu, là, au milieu du papier blanc; au milieu des murs blancs de ma chambre. Seul. À m'écrire sans cesse, jour et nuit. Ivre. Petit mot. Sans racine étymologique. Sans synonyme. Ni antonyme. Seul, nom masculin, se disant de lui-même.

La fiction ne me suffit plus. Quand on se retrouve devant soi, désarmé de toutes les munitions de nos grimaces d'urgence, celles qui nous sauvent, en subterfuge, quand on s'approche de l'intimité, de l'ultime dissimulé, là, seul, dans notre insignifiance, aucun masque ne peut plus nous sauver. Ne nous reste plus que la laideur asymétrique de notre visage. On caresse sa forme pour se prouver qu'il existe, pour toucher le socle osseux de son identité, et on sent, là, sous la chair molle de ce visage qui nous aura trahi, cette tête de squelette. Cette tête de mort.

On ne naît ici que pour aller mourir ailleurs, archaïque, dans le non-usage.

Maintenant que le mensonge s'est effondré, ce qui aurait pu n'être qu'un silence se fait entendre dans un puissant hurlement. Plus le vrai grandissait, plus il voulait faire entendre sa voix, plus le voile du faux devait déployer sa superficie pour l'enterrer. Plus il devait élever le ton pour enterrer les murmures qui parvenaient à s'échapper d'entre ses parois.

C'est moi qui crie, seul dans mon appartement.

Je crie si fort, ma voix est si lourde, qu'en écoutant on n'entend rien. Mon hurlement remplit le silence jusqu'au rebord,

au point de se confondre avec lui. On ne peut distinguer ses contours sur le papier noir; dans le silence de la nuit. Des kilomètres à la ronde, on ne peut écouter que le grésillement des lampadaires qui illuminent les rues dans lesquelles tu es partie. Toi, au coin de la rue, ma fenêtre pourtant ouverte pour que tu m'entendes, tu ne tournes même pas la tête pour savoir d'où provient ce lourd silence; pour voir qu'un être, qui t'aime peut-être, désarmé de ses armures de mensonge, s'effondre devant une feuille toute noircie, noire comme la nuit, comme une photographie de ton absence.

Tu as scié l'ultime poutre qui soutenait la voûte de mes mensonges.

Pour me couvrir d'une nouvelle protection, je ferme la fenêtre. Ma chambre est désormais un espace clos: une dernière carapace avec laquelle on pourrait me confondre.

Je ne suis désormais que le cubique clos de ma chambre close.

Comme il a l'air d'être heureux, le visage plein de boiseries! Comme il a l'air confortable, vraiment, avec un lit à baldaquin si spacieux comme bouche! Masqué par la grimace de mon mobilier, je crie toujours, enveloppant mon corps du voile de ma voix. Mon gueulage, incapable de s'infiltrer sous ma porte, se coagule au-dessus de ma tête. Chaque son que ma gorge peut émettre s'y joint, s'y fond. S'y confond.

Il est tant, mon cri, et moi, si peu, que je suis écrasé sous lui.

Ce n'est plus mon corps qui se découpe sur le vide de ma chambre, mais l'espace de ma chambre qui se découpe autour de moi. Il n'y a plus que ce qu'il y a entre mes murs et moi. Je ne suis que le contour du vide. Que l'absence au milieu du corps de mon cri. Écrasée sous tant de faux depuis toujours, ma voix semble vouloir exprimer tout ce qu'elle a toujours tu. Me crier hors de mon corps. Sur les murs blancs, sur mon lit à baldaquin. Laisser mon corps, là, sans vie, au cœur de ma chambre, comme une tumeur qu'il faut amputer.

La masse sonore ne cesse de s'amplifier. Elle m'enveloppe, m'engouffre, me force à m'accroupir, tout petit, en un seul point,

au centre de l'hécatombe de mes masques, des ruines de mes mensonges, pour laisser voir à qui le voudra mon corps frêle grelotter; mes côtes se contracter l'une sur l'autre pour cacher mes tripes; mes bras se refermer sur mes côtes; ma tête se replier par-dessus mes bras; mes genoux par-dessus ma tête. Je m'étrangle moi-même. Resserre l'emprise de mon corps autour de mon être. Me rétrécit. M'étouffe.

Il ne me reste que moi pour me couvrir. Pour m'abriter, si petit, jusqu'à disparaître, asphyxié, seul sous mon seul corps.

N'être qu'une boule. Toute ronde. Au milieu de ma chambre. Cubique. Ouvrir les yeux. Regarder au cœur de mon corps pour contempler la noirceur qui y règne. Qu'est-ce que j'y regarde, au fond? Quelle est cette ultime chose que je veux cacher, sous le voile de mes organes? De ma main droite, je tâte le vide pour enfin saisir ce quelque chose que je désire tant dissimuler. Pour le prendre, le regarder dans les yeux. Peut-être le manger pour le cacher dans mon estomac, caché dans ma cage thoracique, caché dans mon corps.

Faire de mon corps sa forteresse imprenable.

Rien.

Il n'y a rien, là, que je puisse protéger. Qu'un fil de lumière qui s'y est infiltré, entre deux de mes doigts. Il s'y est faufilé, pénétrant dans le château fort de ma solitude. Il passe tout près de mon œil gauche et va se perdre sur mon sexe. Il le brûle. Pourtant, je ressens toujours le besoin de protéger à tout prix ce qui s'y trouve. En le recouvrant.

Le temps passe.

Le rayon remonte. Il caresse le bas de mon ventre, mon nombril, mon torse. Il m'embrasse. Réchauffe mes lèvres. Quand j'étais petit, je pouvais tâter pendant des heures la peau de mon visage pour deviner la forme qu'elle recouvrait. Les concavités derrière mes globes oculaires; l'axe de mes mâchoires derrière le voile de mes joues. Puis un jour, comme ça, je réalisai soudainement que derrière mon visage il y avait une tête de mort. Un crâne comme on en voit dans les dessins animés, à la télévision. Notre visage, notre dernier masque, ne sert qu'à cacher l'image

de notre mort. De notre disparition. Il est là, ce que je suis. Du disparu. De l'invisible. Au cœur de mon corps, maintenant, je ne cache dans mon repli que le rien ; que mon absence. Mon visage d'enterré. Si je le masque de chair, en attendant de le couvrir de terre, c'est pour qu'il soit visible, dessiné par les contours de mon corps. Le vrai nécessite son voile de faux pour être perçu. Il ne peut être que soupçonné. Mes masques ne m'ont jamais servi à me protéger, à voiler une ultime vérité, mais à me laisser deviner par ceux qui pouvaient y voir mon vrai visage, invisible, derrière.

Je ne m'entends plus crier.

Peut-être ai-je cessé ?

Je ne sais pas.

Je ne sais plus.

Je peux enfin me remettre à écrire, exilé dans mon petit nulle part, là, tout près d'ici.